

Communiquer

Maurice Podbrey

Volume 31, Number 3 (183), June 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Podbrey, M. (1989). Communiquer. *Liberté*, 31(3), 34–40.

MAURICE PODBREY

COMMUNIQUER

Nous voulions monter, la saison prochaine, *La Nuit des Rois* de Shakespeare. Dans cette pièce, des personnages sont rejetés sur le rivage d'un nouveau pays. Ils ne pourraient avoir été plus surpris que moi quand je suis arrivé ici à l'automne de 1966. L'Expo. Un poste permanent à l'École nationale de théâtre. Et Montréal. L'Expo, c'était bien. Le travail, encore mieux. Mais c'est Montréal qui a constitué la véritable surprise. Elle m'a tourné la tête et trois ans plus tard, pour pouvoir rester ici et avec l'aide généreuse de mes amis, j'ai fondé le Centaur. Le théâtre a vingt ans; la famille s'est acclimatée; et la société a changé.

Je suis né et j'ai été élevé en Afrique du Sud; mes parents étaient des immigrants qui ne parlaient guère que le yiddish (jeune encore, j'étais l'interprète officiel de la famille); aussi le Québec de 1966 ne paraissait-il pas du tout compliqué. Les problèmes sociaux peuvent surgir inopinément; je fus rassuré de voir évoluer en douceur les rapports de force entre les groupes linguistiques. La minorité anglophone rechigna quelque peu, mais finit par accepter son nouvel état et presque avec gratitude comme si elle s'était trouvée allégée d'une vieille culpabilité dont elle ne voulait plus depuis longtemps.

Ma politique au Centaur a été d'opérer un centre culturel créatif susceptible d'apporter quelque chose de positif au Québec nouveau. En fait, Michel Tremblay nous fut utile en nous refusant les droits de traduction de ses pièces. Nous avons fait fond sur des écrivains de notre milieu et le faisons toujours, de

David Fennario à Vittorio Rossi. Et en même temps, un nombre toujours croissant d'artistes francophones ou de troupes itinérantes comme le TPQ ont défilé sur notre scène.

La langue vient du plus intime de nous-mêmes. Le meilleur théâtre reconnaît ce fait. Il faut donc traiter de la question de la langue avec les plus grandes précautions. L'État n'a pas sa place dans l'alcôve des gens. Quand l'État a à régler des questions linguistiques, il lui faut respecter le caractère privé et même sacré de ce territoire.

Je n'ai jamais été fort en langues; aussi, malgré mes meilleurs efforts, me débattrai-je probablement jusqu'à la fin avec le français. Quoi qu'il en soit, dans le milieu théâtral québécois, les relations ont toujours été d'amitié et d'entraide. Et beaucoup d'artistes francophones ont contribué au développement du Centaur.

Les différends grandissent à une vitesse prodigieuse quand la communication est interrompue. Ceci vaut pour la famille, au travail et bien sûr dans un contexte polyglotte. Quelle ne fut pas mon inquiétude, par conséquent, lorsque je pris conscience du fait que j'avais mal déchiffré le climat culturel du Québec d'aujourd'hui! J'avais cru que les francophones, psychologiquement et culturellement, avaient pris de l'assurance. Ainsi paraissaient les choses. Aussi ai-je été effrayé par la réaction coléreuse et presque violente d'intellectuels francophones au «compromis» de la loi 178. C'était la première fois que je ressentais cela. Nous constituons désormais la minorité dans tous les sens du mot, littéralement, culturellement; sous ce rapport, il nous faut établir une relation d'entière confiance avec la majorité.

La communauté théâtrale anglophone travaille fort pour survivre ici. Le Centaur est le seul théâtre anglophone institué de la province; il y a beaucoup de talent dans le coin et qui a besoin d'être aidé, surtout en lui fournissant des espaces pour jouer. Parmi les gens que je connais, personne ne veut quitter Montréal.

Il faut débattre des véritables problèmes de la coexistence, des problèmes sociaux, des problèmes relatifs à l'éduca-

tion, à l'immigration; mais les débats autour de la loi 178 ont créé un blocage. Ironiquement, une loi sur la langue nous coupe de la raison d'être d'une langue: la communication.

Le Centaur fête cette année son vingtième anniversaire. Il a en général reçu l'assistance des gouvernements successifs du Québec, particulièrement du gouvernement péquiste. La vie a été bonne et je suis reconnaissant. Assurément, je pense qu'on peut être membre d'une minorité et en même temps membre à part entière de la société québécoise. Mais à la fois la minorité et la majorité doivent faire preuve de respect, de retenue et d'ouverture d'esprit.

(traduit par Stéphane Hébert)

*Né en 1934, Maurice Podbrey est le directeur artistique et administratif du théâtre Centaur. En plus d'y interpréter différents rôles, il y a créé plusieurs pièces, dont **Master Harold... and the Boys**, **The Seagull**, **K2**, **Night and Day** et **Biloxi Blues**.*

DONALD WINKLER

À LA FOIS DÉPAYSÉ ET CHEZ MOI

Winnipeg, 1944: un de mes premiers souvenirs. Je viens d'une famille juive extrêmement séculière, confortablement nichée dans un quartier non-juif. De temps à autre, il prend à mes parents l'envie de s'occuper de mon éducation juive. C'est ainsi qu'à quatre ans, je me trouve transporté dans une curieuse garderie. Là, à première vue, tout paraît normal. On gribouille avec des craies de cire, on fait du découpage, on fait la sieste... Une seule chose ne va pas: je ne comprends rien à ce qui se passe. Le babillage dans la salle m'est impénétrable. Après deux jours de malaise intense, ma mère me demande ce que je pense de l'école.

— Ça va, mais...

— Mais quoi?

— Ça va, mais...

— Mais quoi?

— Mais... tout le monde parle français!

Ainsi, dès le début, le français est *l'autre langue*. J'apprendrai par la suite à le parler sans trop de difficultés. Le yidish, par contre... jamais.

Quelques années plus tard. Je suis à l'école. J'ai commencé à apprendre le français consciencieusement, sinon avec enthousiasme. Ce sont des anglophones qui l'enseignent, sans méthode. Cependant, déjà dans les années 1950, il m'apparaît qu'il y va du devoir de tout Canadien, bien que cela sente la vertu civique. Naturellement, nous n'avons aucun contact avec la population francophone d'au-delà de la rivière, et il

faudra attendre de nombreuses années avant que j'entende parler des lois linguistiques du Manitoba.

Lorsque je termine mes études universitaires, je peux lire Hugo et Chateaubriand, mais je ne sais pas parler français. Je file en Europe et, en fin de compte, me retrouve à Paris où je vais passer presque deux ans. À ma grande joie, la langue finit par me venir spontanément. À mon retour, je vais d'abord à Toronto, où j'essaie de me plaire, mais en vain. Il me manque, entre autres, d'entendre parler français. Je fais des voyages de plus en plus fréquents sur l'autoroute 401. Par l'interurbain, je réserve des billets pour un récital de Jacques Brel à la Comédie canadienne, je saute dans l'autobus et passe la nuit au YMCA. Je découvre Julien, Jutras, Aquin. En un rien de temps, me voilà devenu un Anglo délaissé qui hante un petit bar de Yorkville où se rassemblent les Québécois nostalgiques pour écouter à n'en plus finir *Frédéric* de Léveillée. Je prends dououreusement conscience qu'il n'y a au Canada qu'une ville où je veuille vivre. En 1966, au printemps, je déménage à Montréal.

Juin de cette année-là. C'est la fête. Dans un grand parc au pied de la Montagne, sous un croissant de lune, on a dressé les feux de la Saint-Jean. Les flammes des bûchers s'élancent dans le ciel nocturne. Plus tard, des jeunes se répandent à flots dans les rues. Intrigué par le spectacle, je me joins à eux. Ils scandent inlassablement le même chant de sept syllabes. Je ne saisis pas tout de suite. Quand le sens s'impose à moi, je m'écarte discrètement. Je commence à comprendre que j'ai encore des choses à apprendre.

1989. J'ai appris certaines choses. Je vis et travaille à Montréal depuis plus de vingt ans. Expo 67, octobre 70, le 15 novembre, la loi 101, le Référendum, la Constitution, le lac Meech, la Clause nonobstant, la loi 178, et ce n'est pas fini. J'ai assisté à toute une tranche de l'histoire. Et maintenant, à un moment d'agitation mitigée, on me demande ce que je ressens. Eh bien...

À vrai dire, je viens d'ailleurs. De mon propre gré. Parce que je l'ai voulu. Est-ce que je me sens chez moi? Pas tout à

fait. Mais je choisis de vivre ici, et si je choisis de vivre à un endroit où je ne me sens pas tout à fait chez moi, c'est parce que je n'y tiens pas tant que ça. Si je vivais là où je suis né, je n'éprouverais pas un plus grand sentiment d'appartenance. Mais là-bas, ce fait me mettrait mal à l'aise. Tandis qu'ici ma situation extérieure correspond à mon inclination. Je n'ai pas de racines à perdre. Je sympathise avec les Anglo-Québécois nés ici qui se sentent blessés et déracinés, mais je ne suis pas des leurs. De mon point de vue, ils ont moins en commun avec moi qu'avec les Québécois francophones qui craignent pour leur langue et leur culture.

À mes yeux, c'est un luxe d'être expatrié culturel dans son propre pays. Ce que je prise, et ce n'est pas rien, c'est la couleur que ma ville adoptive donne à ma vie quotidienne. C'est ce qui m'a attiré. C'est ce qui me retient. Cela provient de l'effet combiné de la langue et de la culture, qui est inhérent à ce lieu. J'aime parler anglais, j'aime parler français, mais encore plus que l'un ou l'autre, j'aime parler les deux à tour de rôle, alternativement, en même temps. J'aime les tensions de la vie quotidienne à Montréal. Pas la tension récurrente qui surgit comme un nouvel accès de maladie chronique. Mais les tensions créatrices, les ironies, les surimpressions, les coqs-à-l'âne, les idiosyncrasies, les juxtapositions, les contradictions, les échos, les stratifications, les reflets, les interpénétrations qui se produisent spontanément sur un territoire où deux cultures (et davantage) se rencontrent. Je m'en trouve bien. Je crois qu'il est là, le cœur vibrant et dynamique de la culture québécoise d'aujourd'hui.

Il y a évidemment l'autre tension, dont la plus récente manifestation a joué un rôle non négligeable en suscitant ce numéro de *Liberté*. Que puis-je dire? Les mesures destinées à assurer l'épanouissement de la langue française ne m'inquiètent pas. Je suis venu ici il y a vingt ans à la recherche du français. Ce qui menace de me troubler, de temps en temps, ce sont les courants invisibles de sentiments qui en animent plusieurs parmi ceux qui recommandent de telles mesures: le ressentiment bien enraciné, la peur, la méfiance et, oui, dans cer-

tains cas, la haine — une haine abstraite, certainement, mais néanmoins réelle. Il serait faux de dire que cela ne me touche pas, ne m'affecte pas. Ou de prétendre que je ne suis pas agacé de temps en temps par un phénomène beaucoup plus bénin: l'indifférence vivace, viscérale que bon nombre d'intellectuels québécois manifestent à l'égard de la culture canadienne-anglaise. Mais, comme je l'ai mentionné, je suis venu ici parce que je l'ai voulu. Dans un Québec français. Et personne ne m'a garanti quoi que ce soit. *À la fois dépaysé et chez moi**, je suis satisfait de vivre dans la ville qui m'a tant séduit quand j'étais plus jeune. Tout y est varié à l'infini, tout y est possible comme par magie.

(traduit par Dominique Issenhuth)

* En français dans le texte.

Né en 1940 à Winnipeg, Donald Winkler est cinéaste et traducteur. Il a réalisé, à l'ONF, plusieurs documentaires sur des écrivains canadiens-anglais, dont Frank Scott, Irving Layton, Ralph Gustafson, etc. **Rose and Thorn**, sa traduction de poèmes de Roland Giguère, paraît cette année à Toronto, chez Exile Editions.